La ville, lieu de transition entre solidarité d'origine et solidarité syndicale

Les cas de Tunis et de Sfax à l'époque coloniale

Abdesslem Ben Hamida

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/12>

DOI : 10.4000/cdlm.12

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2001

Pagination : 69-77

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Abdesslem Ben Hamida, « La ville, lieu de transition entre solidarité d'origine et solidarité syndicale », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 63 | 2001, mis en ligne le 15 octobre 2004, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/12> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.12>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

La ville, lieu de transition entre solidarité d'origine et solidarité syndicale

Les cas de Tunis et de Sfax à l'époque coloniale

Abdesslem Ben Hamida

- 1 Nous nous proposons de nous arrêter sur l'apparition, à l'époque coloniale, dans les villes, de solidarités nouvelles en relation avec l'implantation de nouvelles structures issues du Nord de la Méditerranée (le parti, le syndicat, la société de bienfaisance etc...)
- 2 Le choix du syndicat est surtout une affaire de compétence alors que l'insistance sur la période coloniale, est dû surtout au fait qu'elle est particulièrement riche sur ce sujet, puisqu'elle a connu l'implantation de plusieurs types de solidarités nouvelles, en relation notamment avec l'implantation du capitalisme, dont la responsabilité à cet égard a été déjà évoquée dans plusieurs études.
- 3 J'aurais préféré une démarche privilégiant les "processus dynamiques de construction des solidarités, reliant les espaces entre eux -rural et urbain...- associant l'événement à la structuration ou destructuration sociale", mais je me limiterai, pour une raison de temps, à l'espace urbain de deux villes, qui ont joué un rôle important dans la naissance du syndicalisme tunisien, la première dès 1924 et la deuxième au lendemain de la Seconde guerre mondiale.
- 4 S'agissant de deux types différents de villes elles permettent des comparaisons fort utiles au débat. (ce qui aiderait éventuellement à saisir les différents temps des solidarités et par là-même enrichirait l'étude de leur enchevêtrement et de leurs interactions).
- 5 Je me dois également de préciser que j'ai déjà abordé un aspect de la question dès 1979, lors d'un colloque organisé par le C.M.M.C., au cours duquel je crois avoir déjà démontré que les solidarités d'origine avaient servi de canaux de communication lors de la constitution des centrales syndicales tunisiennes, en 1924, en 1937 et en 1946 et qu'elles ne s'opposaient donc pas à la solidarité syndicale. Je me contenterai donc de

rappeler brièvement les indices attestant de liens entre les deux types de solidarité, dans une première partie, avant de poser la question de savoir dans quelle mesure ces deux villes constituent à la fois un cadre propice à la persistance des solidarités d'origine (en partie issues du milieu rural) et à l'implantation des nouveaux types de solidarité.

I. Des indices révélateurs de liens entre les deux types de solidarité

- 6 En étudiant les expériences syndicales tunisiennes, à savoir la Confédération Générale du Travail (C.G.T.T.) de 1924, celle de 1937 et l'Union Générale Tunisienne du Travail (U.G.T.T.), on ne manque pas de remarquer la présence dans leur direction de personnes originaires d'une même région, voire d'une même localité. Il s'agit de la région de Gabès pour ce qui est de la C.G.T.T. et plus précisément des Hammis en 1924 et des Métaouas en 1937. Quant à l'U.G.T.T. et surtout les syndicats autonomes du Sud qui l'ont précédé en 1944, il s'agit des Kerkenniens.
- 7 Le processus qui a mené à la constitution de la C.G.T.T., à partir de la grève d'août 1924, a impliqué d'abord des dockers originaires pour la plupart d'entre eux d'El Hamma de Gabès, puis nous retrouvons dans la direction de la centrale qui se constitue à partir de ce noyau plusieurs personnes, dont des intellectuels originaires de la région.
- 8 En effet, M'Hamed Ali est Hammi, et il en est de même de Tahar El Haddad. Puis, lors du procès intenté aux leaders de la C.G.T.T. :
 parmi les cinq Tunisiens condamnés en 1925 pour complot contre la Sûreté de l'Etat, nous en connaissons trois qui naquirent à Gabès : ce sont Mohammed Ali, Mohamed El Ghanouchi et Ali Ben Mohamed El Karoui ¹
- 9 Quelques années plus tard, en 1937, toujours à Tunis, sur sept dirigeants de la Seconde C.G.T.T. pour lesquels Claude Liauzu fournit des renseignements biographiques, en plus de son secrétaire général Belgacem Guennaoui, quatre sont originaires de la région de Gabès (dont deux de Métouïa) et un a travaillé dix mois à Gabès². La composante gabésienne reste donc importante, mais avec cette fois prépondérance de la localité de Métouïa, dont est originaire l'arabier ou charretier Belgacem Guennaoui et la majorité des membres de son syndicat.
- 10 Au lendemain de la seconde guerre mondiale, le secrétaire général Messaoud Ali Saâd, le trésorier général Rabah Achour et un assesseur de la Commission Exécutive du syndicat des employés et ouvriers tunisiens de la Compagnie Sfax-Gafsa, qui est le premier syndicat n'appartenant pas à la C.G.T., fondé alors que la guerre n'est pas achevée, dès janvier 1944 à Sfax, sont kerkenniens.
- 11 Puis, après la scission de mars 1944 au sein de la C.G.T., à l'Union des Syndicats Autonomes du Sud Tunisien, nous retrouvons le corporatiste Messaoud Ali Saâd comme secrétaire adjoint, dans un bureau, dont le secrétaire général est un autre Kerkennien, Farhat Hached et qui comporte d'autres insulaires, dont Habib Achour, et bien d'autres (Ali Boussabah ..). Nous retrouvons ces trois personnages en août 1945 dans le bureau de Sfax d'une association de bienfaisance "*le soutien Kerkennien*" : le premier Messaoud comme président, le second comme secrétaire général adjoint et le troisième comme membre.
- 12 Nous savons par ailleurs que lorsque Farhat Hached est arrivé à Tunis en 1945 pour constituer l'Union des Syndicats Autonomes du nord, il a commencé par entrer en contact avec un Kerkennien, qui deviendra un de ses proches collaborateurs. Il s'agit de Salem Cheffi, un douanier qui occupera des postes de responsabilité au sein de l'exécutif de l'U.G.T.T. (notamment trésorier adjoint) formé le 20 janvier 1946 de la

fusion de l'Union des Syndicats Autonomes du Sud, avec celle du Nord et de la Fédération Générale des Fonctionnaires Tunisiens. Fait également fort significatif, Salem Cheffi participera aussi aux activités de l'association kerkennienne de bienfaisance.

- 13 Qui plus est, le congrès constitutif de l'U.G.T.T., tenu à Tunis le 20 janvier 1946, a rassemblé 50 syndicats autonomes dont 29 appartenaient à l'Union des Syndicats autonomes du Sud, siégeant à Sfax. Cette ville est également représentée dans l'autre composante de l'U.G.T.T., à savoir la Fédération des Fonctionnaires Tunisiens, dont la fondation remonte à décembre 1936.
- 14 Nous avons également précédemment remarqué l'importance des originaires de l'arrière-pays de Sfax, et plus précisément de l'élément kerkennien, dans la constitution et la direction de cette organisation, qui ne s'est pas démentie depuis. Le nombre des Kerkenniens restera relativement important dans les structures dirigeantes syndicales, même après l'indépendance.
- 15 Ainsi, la situation semble différer sensiblement de celle du Nord de la Méditerranée où, plusieurs études sur la ville mettent en valeur l'aspect déstructurant, "*désocialisant*" de la vie urbaine, en insistant sur l'atomisation de l'individu, la perte des lieux traditionnels de sociabilité, des repères, et sur les déviances qui en découlent. Nous allons donc tenter de comprendre pourquoi il n'en est pas de même en milieu urbain tunisien à partir des cas de Tunis et Sfax.

II. Les solidarités d'origine à Tunis et à Sfax

- 16 L'exode rural n'est pas un phénomène nouveau pour Tunis à l'époque coloniale, au cours de laquelle il s'accélère, et l'installation des allogènes se fait dans les faubourgs d'une ville où :
"les groupes ethniques ont tendance à se concentrer dans un même quartier ou au moins à se réunir dans un même café"³.
- 17 Cette caractéristique de la sociologie urbaine est connue et elle est liée au fait que les originaires d'une même localité pratiquent souvent un même métier. Ce qui favorise d'autant plus le maintien des solidarités d'origine que, le nouveau venu est souvent pris en charge par un parent, - M'Hamed Ali par exemple réside chez sa sœur -, et les personnes issues de son village d'origine l'aident dans la recherche d'un emploi.
- 18 Les solidarités d'origine s'intègrent parfois, surtout dans les milieux défavorisés, à des stratégies de survie dans un contexte social difficile. Ainsi, le sociologue Abdelbaki Hermassi qui a étudié la main-d'oeuvre portuaire au lendemain de la guerre écrit :
"Le stéréotype du docker est celui d'un homme dur, "*grand buveur*", "plus fort avec ses poings qu'avec sa langue". L'attitude de la population crée parmi les dockers un ressentiment et provoque l'agressivité et l'hostilité, ce qui a pour effet, de creuser le fossé entre les dockers et la société et de renforcer les liens entre les dockers eux-mêmes."⁴
- 19 Il note que le recrutement se fait "en grande partie sur la base de relations de parenté ou de régionalisme"⁵.
- 20 Un chercheur en Histoire, originaire de Gabès fait le même constat en écrivant :
"Les dockers se trouvaient exclus de la communauté européenne et tunisoise et vivaient en marge d'une société qui niait leur existence. Les dockers s'étaient donc repliés sur eux-mêmes et formaient une communauté fermée que ce soit au port ou dans leurs quartiers."⁶

- 21 Ces observations sont mutatis mutandis valables pour la période 1937 au cours de laquelle a été reconstituée la C.G.T.T. autour d'un noyau gabésien et du syndicat des arabatiers à prédominance Métoui, qui se retrouvent le soir dans un même quartier d'habitation, dans les faubourgs de Tunis.
- 22 Des différences peuvent toutefois être signalées pour ce qui est du lendemain de la Seconde Guerre mondiale, puisque les Kerkenniens moins nombreux, n'habitent pas un même quartier à Tunis, contrairement d'ailleurs à ceux de Sfax. André Louis, qui les a étudiés à la fin de l'époque coloniale, va estimer ce groupe :
- "à près de 2.000 kerkenniens : on les trouve aux Douanes, aux Finances, dans l'Enseignement, dans les administrations, dans les bureaux de l'U.G.T.T. D'autres ont des fonctions plus modestes : cuisiniers, garçons d'hôtel. Un bon nombre est simplement docker au port." ⁷
- 23 Ainsi, les Kerkenniens de Tunis n'ont pas de profession spécifique. En effet, il faut ajouter, à ces personnes signalées par A. Louis, un certain nombre de pêcheurs à La Goulette, peu important au lendemain de la guerre, sans être négligeable ; le nombre des chalutiers étant encore alors très réduit car les armateurs sont italiens. Quelques marchands de poulpes séchés et d'alfa sont également signalés par d'autres sources. Il n'en reste pas moins que le salariat domine incontestablement.
- 24 D'autre part, des similitudes existent par rapport au contexte qui a vu la naissance de la C.G.T.T., pour ce qui est des facteurs favorisant le maintien des solidarités d'origine. En effet, au lendemain de la Seconde guerre, (à partir de laquelle l'exode semble prendre de l'importance dans l'archipel et les Kerkenniens de Tunis seraient de l'ordre du millier de personnes) l'exode des Kerkenniens vers Tunis se faisait presque toujours de la même façon : arrivée avec l'adresse d'un parent ou d'un ami, et à défaut on se rend à un café fréquenté par les originaires de l'archipel. Puis, fréquentation assidue de ce même café où s'échangent les informations et s'établissent les contacts. Ainsi, le nouveau venu fait la connaissance de syndicalistes et entend parler de syndicalisme parfois avant même de trouver un travail.
- 25 L'attrait du café est d'ailleurs renforcé par sa fréquentation par des responsables d'une association de bienfaisance dont les filiales :
- "aidaient les kerkenniens qui avaient quitté l'archipel à se procurer du travail, voire à trouver vivres et couverts en attendant les jours les plus heureux où un emploi leur serait octroyé" ⁸.
- 26 Ainsi, le cumul des responsabilités au sein des syndicats et de l'association de bienfaisance a fait bénéficier pleinement, l'U.G.T.T. lors de sa constitution, de ce lieu de sociabilité, particulièrement fréquenté, qu'est le café qui avait joué un rôle similaire auparavant. C'est le cas aussi à Sfax.
- 27 A Sfax, qui s'est beaucoup agrandie à l'époque coloniale, au cours de laquelle elle a pris la seconde place juste après Tunis, comme nous l'avons remarqué pour la capitale, le "rbat" (faubourg) rassemble les déracinés d'un arrière-pays que le développement de la culture de l'olivier a rendu immense.
- 28 On y trouve notamment un grand nombre d'insulaires kerkenniens, dont nous avons remarqué l'importance, dans de précédentes études, lors de la phase d'implantation des premiers syndicats, au lendemain de la seconde guerre mondiale⁹. Nous avons notamment relevé que, les affinités d'origine, surtout régionalistes, avaient servi de

canaux de communication et signalé l'appartenance de militants de la première heure à une association de bienfaisance, le soutien kerkennien.

- 29 La vivacité des solidarités régionalistes est probablement, en partie au moins, due au fait, noté par Despois, que :

“La société sfaxienne est assez fermée aux autres Tunisiens qui s'en plaignent.”¹⁰

- 30 Ainsi, le recours par le capital colonial à large échelle à des *"mougharsi"* sfaxiens, semble avoir maintenu, voire aggravé pour un certain temps, les clivages entre Sfax et un arrière pays de plus en plus large, où l'olivier chassant le mouton, désagrège une société pastorale à base tribale, et fait de cette ville une sorte de pompe aspirante, qui fait le vide autour d'elle.

- 31 L'exode rural y amène des candidats au travail, suffisamment nombreux, pour susciter des réactions de défense des citadins de vieille souche, et renforcer au sein des groupes de nouveaux venus des solidarités d'origine, similaires à celles qu'on a vu s'étendre à Tunis au lendemain de la première guerre mondiale.

- 32 Les Kerkenniens y constituent le groupe le plus nombreux, le plus compact et le plus lié à son archipel, distant seulement de 18 kms. Au lendemain de la Seconde guerre, à partir de laquelle l'exode semble prendre de l'importance, puisque le nombre des habitants de l'archipel est passé de 15 130 au recensement de 1936 à 14 515 lors de celui de 1946, ils y disposent, contrairement à Tunis d'un quartier propre, *"la Nouvelle Kerkennah"* qui regroupe une partie des Kerkenniens, qu'on retrouve aussi dans d'autres points de la ville.

- 33 Ce qui facilite la persistance des solidarités d'origine, qui semble avoir été largement exploitée lors de l'implantation du syndicalisme. C'est du moins ce qu'on tentera d'expliquer dans notre troisième partie.

III. Implantation du syndicalisme et solidarités d'origine

- 34 Pour ce qui est de cette dernière partie de mon intervention, les collègues qui m'ont précédé ont suffisamment mis en évidence que la ville *"crée et attire"* les errances, devenant ainsi *"un lieu de fermentation de toutes sortes de réseaux, d'organisation et de solidarités de recomposition"*, pour que je ne m'attarde sur cet aspect de la question, surtout au sujet d'une capitale comme Tunis, pour laquelle nous disposons d'une documentation relativement riche. Je vais donc me contenter d'insister sur Sfax et sur l'aspect comparatif.

- 35 Nous remarquons d'abord que les solidarités d'origine ont servi de canaux de communication dans l'implantation des syndicats d'après guerre, aussi bien à Tunis qu'à Sfax au sein de groupes, dont la solidarité est renforcée par un emploi, un habitat et un lieu de sociabilité communs. Ce qui laisse supposer que contrairement à certaines autres régions du monde le déracinement est rarement individuel.

- 36 Il importe aussi de préciser, qu'il ne s'agit là que d'un élément propice au développement du syndicalisme, parmi bien d'autres. En effet, en essayant de répondre, il y a quelques années, à la question de savoir, en quoi Sfax a-t-elle favorisé l'émergence du syndicalisme tunisien, j'ai été amené à me confronter à un ensemble d'éléments intimement liés, avec beaucoup d'interférences entre l'économie, le social et le politique, voire le culturel.

- 37 J'ai aussi remarqué que, l'apparition du premier syndicat autonome dans la Compagnie Sfax-Gafsa, qui exploite le phosphate et la ligne de chemin de fer du même nom, semble vérifier ce que nous savons par ailleurs, que par un processus normal dans les

sociétés en voie d'industrialisation, le syndicat a tendance à être constitué par des travailleurs dotés d'un minimum de qualification et appartenant au secteur industriel le plus important.

- 38 Ainsi, le fait que Sfax soit reliée par chemin de fer à la zone minière du Sud Ouest, qui produit l'essentiel des ressources minérales de la Tunisie, à savoir les phosphates de chaux, constitue aussi un cadre propice. Le rôle important de l'économie semble donc se confirmer, mais contre tout déterminisme, il ne s'agit là au plus, avec un minimum d'extension du salariat, que d'un élément peut être nécessaire, mais en aucun cas suffisant.
- 39 Le second constat, c'est que les groupes qui adoptent la nouvelle solidarité syndicale acquièrent souvent une ouverture sur d'autres, mais sans que la solidarité d'origine ne périclité, au moins à court terme. Au plus, cette dernière agit comme sous solidarité.
- 40 C'est pourquoi, bien que la solidarité syndicale vise l'exclusivité elle est même parfois amenée à en tenir compte. Les deux types de solidarités continuent donc à opérer. Ils s'épaulent souvent, mais il est vrai qu'ils se contredisent parfois. En 1937 portefaix soufis (C.G.T.) et Hammis (C.G.T.T.) s'opposent sur les quais du port de Tunis. Il semble y avoir de multiples situations en relation avec l'évolution de l'une et de l'autre solidarité.
- 41 Pour ce qui est de l'U.G.T.T., appartenant à un groupe numériquement restreint, dispersé entre plusieurs entreprises, mais ayant un minimum de temps libre pour se regrouper dans un café, les Kerkenniens développent une forme de solidarité et une sociabilité plus ouvertes sur les autres. D'une part, dans l'immigration l'appartenance au village (il y en a une dizaine) est presque occultée ; d'autre part, il y a place, voire nécessité parfois, de recourir à d'autres solidarités surtout à la solidarité syndicale.
- 42 Il en a d'ailleurs déjà découlé, une participation précoce et importante des Kerkenniens au mouvement syndical. Farhat Hached et Habib Achour ont milité dans les rangs de la C.G.T. depuis le milieu des années trente (entre 1934 et 1936).
- 43 Qui plus est, les insulaires étant largement représentés dans les organismes dirigeants de l'U.G.T.T., les noyaux de kerkenniens disséminés çà et là à travers quelques quartiers populaires de Tunis, Sfax, et bien d'autres villes, ont constitué autant de pôles de propagation du syndicalisme.
- 44 Avec l'extension du salariat, qui implique de plus en plus de Sfaxiens, peu attirés auparavant par le statut d'ouvrier, la participation au syndicalisme s'élargit, et en fonctionnant comme solidarité globale, la solidarité syndicale va tendre à reléguer au second plan les clivages entre les groupes de salariés à base régionaliste, réunir dans un projet commun les différents groupes d'ouvriers tunisiens, y compris les Sfaxiens, et constituer ainsi, un puissant facteur de dynamisme social dans l'ensemble de la région.
- 45 A partir de Sfax, le rayonnement du syndicalisme dépassera largement l'essentiel du Sud tunisien, sur lequel l'impact sur le plan économique de cette ville, dont l'appellation "*Capitale du Sud*" est de plus en plus usitée, est évidente.
- 46 Syndicalisme mais aussi nationalisme contribuent alors à un enchevêtrement des solidarités et parfois au dépassement des solidarités de type traditionnel, dont celles d'origine, mais sans les faire disparaître pour autant.
- 47 Ainsi une conclusion, fut elle provisoire, ne peut omettre de confirmer la persistance de solidarités traditionnelles, aussi bien dans les villes où la proximité de l'habitat les renforce : Tunis pour les Gabésiens, Sfax pour les Kerkenniens, que dans d'autres, et

leur rôle similaire dans l'implantation du mouvement syndical, aussi bien en période de crise, qu'en période de reprise économique.

- 48 Il appartient toutefois à d'autres chercheurs de préciser s'il s'agit d'une particularité tunisienne ou d'une donnée valable sur d'autres rivages de la Méditerranée.

NOTES

1. - Kraiem (Mustapha), *Nationalisme et syndicalisme en Tunisie (1918-1929)*, Imprimerie U.G.T.T., Tunis 1976, p.52.
2. - *Salariat et mouvement ouvrier en Tunisie. Crises et mutations (1931-1939)*, Ed. du C.N.R.S., Paris 1978, Annexes pp. 176-177.
3. - Marty (G.), A Tunis : éléments allogènes et activités professionnelles : Djerbiens, Gabésiens, Gens du Sud, Autres Tunisiens, In *IBLA*, N° 42, 2ème trimestre 1948, p. 163.
4. - Hermassi (Abdelbaki), *Mouvement ouvrier en société coloniale. La Tunisie entre les deux guerres*. Thèse de doctorat de 3ème cycle présentée sous la direction de Mr Jacques Berque, Ecole Pratique des Hautes Etudes, VI ème section, Paris 1966, Dactylographiée, p. 47.
5. - Idem, p. 54.
6. - Menaja (Abdellatif), *Mohamed Ali (1924-1925)*, Mémoire de maîtrise, Tunis 1971, p. 16.
7. - Louis (André), *Les Iles Kerkena*, Imprimerie Bascone Muscat, Tunis 1963, Tome I, *Les Travaux*, p.388.
8. - Louis (André), *Les Iles Kerkena*, Imprimerie Bascone Muscat, Tunis 1963, Tome II, *Les Jours*, p.370.
9. - Voir notamment notre communication aux journées d'études de Bendor du 8,9 et 10 mai 1980, intitulée : Syndicats, affinités et solidarités de type traditionnel dans la Tunisie coloniale, In *Solidarités, affinités et groupements sociaux, Cahiers de la Méditerranée*, Nice 1982., pp.91-114.
10. - Despois (Jean), *La Tunisie orientale. Sahel et Basse Steppe*, Presses Universitaires de France, Paris 1955, p. 510.

AUTEUR

ABDESSLEM BEN HAMIDA

Université de Tunis I